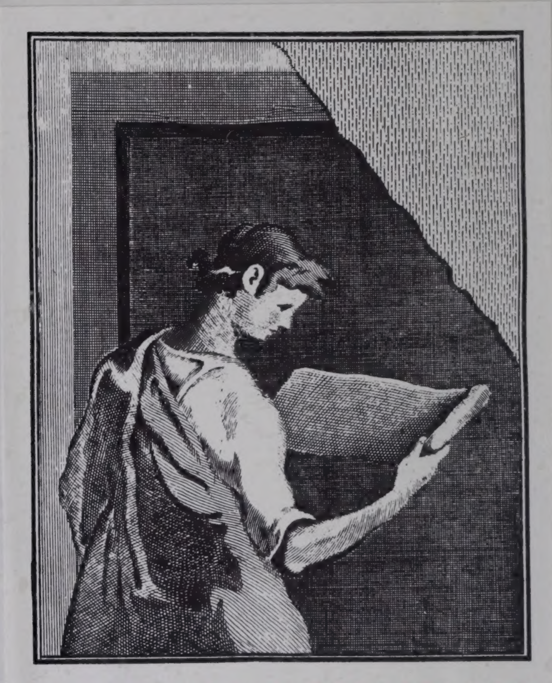


PAUL EUDEL

L'HOTEL DROUOT

ET LA CURIOSITÉ

TABLE DES NOMS CITÉS

DANS LES HUIT VOLUMES

Préface par Jules TROUBAT

NEUVIÈME VOLUME

PARIS
G. CHARPENTIER et E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE

1891

DU MÊME AUTEUR

LE QUARTIER SAINT-PIERRE, A L'ILE DE LA RÉUNION.

L'HOTEL DROUOT ET LA CURIOSITÉ DE 1881 à 1888, avec des préfaces de Jules Claretie, Armand Silvestre, Charles Monselet, Champfleury, Philippe Burty, Emile Bergerat, Octave Uzanne, Edmond Bonnaffé, Jules Troubat, plus une table des noms cités. — 9 vol. in-12, chez G. Charpentier et Cie.

LA VENTE HAMILTON. 1 vol. in-8° avec de nombreuses illustrations, chez G. Charpentier.

LE BARON CHARLES DAVILLIER. Brochure in-8°, illustrée.

AIMÉ DESMOTTES. 1 vol. in-18.

SOIXANTE PLANCHES D'ORFÈVRERIE. 1 vol. in-4°, chez Quantin.

LE TRUQUAGE OU LES CONTREFAÇONS DÉVOILÉES. 1 vol. in-12, chez Dentu.

PORNIC ET GOURMALON. Brochure in-12, chez G. Schowb.

LES LOCUTIONS NANTAISES, avec une préface de Charles Monselet. 1 vol. in-18, illustré par Arcos, chez A. Morel, à Nantes.

COLLECTIONS ET COLLECTIONNEURS. 1 vol. in-12, chez G. Charpentier.

CONSTANTINOPLE, SMYRNE ET ATHÈNES, avec des planches par Frédéric Regamey et Ad. Giraldon. 1 vol. in-12, chez Dentu.

LES OMBRES CHINOISES DE MON PÈRE, avec de nombreuses illustrations. 1 vol. grand in-8°, chez Rouveyre.

L'EXPOSITION RÉTROSPECTIVE DE L'ART FRANÇAIS AU TROCADÉRO, chez L. Baschet.

CHAMPFLEURY, SA VIE, SON ŒUVRE ET SES COLLECTIONS. 1 vol in-8° chez L. Sapin.

LACHEZ TOUT. 1 broch. in-12 chez Petit.

THÉATRE

L'AMATEUR DE TABLEAUX, LA CONFESSION, TROUVILLE-REVUE (monologues).

M. GÉRONDIF, saynète en vers.

LA STATUE DU COMMANDEUR, pantomime en 3 tableaux (*en collaboration*).

POLICHINELLE ET LA MORT, 1 acte.

PAUL EUDEL

L'HOTEL DROUOT

ET LA CURIOSITÉ

TABLE DES NOMS CITÉS

DANS LES HUIT VOLUMES

Préface par Jules TROUBAT

NEUVIÈME VOLUME

PARIS
G. CHARPENTIER et E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE

—

1891

Il a été tiré cinq cents exemplaires, plus :

10	exemplaires	sur papier	de Hollande.
5	—	—	de Chine.
2	—	—	de Wathman.
2	—	—	bleu.
2	—	—	rose.

AVERTISSEMENT

Nous avons jugé qu'il ne serait pas inutile de résumer, en quelque sorte, pour les lecteurs, nos souvenirs et nos notes sur l'Hotel Drouot et la Curiosité et de leur faciliter les recherches à travers les huit années de notre ouvrage. Nous avons donc cru bien faire en dressant une table de tous les noms propres compris dans la publication, depuis la dédicace et la préface de chacun de nos volumes jusqu'à leur dernier chapitre. Voici à cet égard comment nous avons procédé :

Par noms propres, nous avons entendu tous les noms d'êtres ayant existé ; c'est-à-dire que nous avons laissé de côté les noms d'imagination crées par les auteurs et les artistes. Si connus que soient certains de ces derniers noms, ils ne pouvaient entrer dans notre cadre. Le génie immortel de Molière ou la féconde imagination de Cervantes ont donné pour ainsi dire la vie à Tartuffe, et à Don Quichotte, mais nous n'aurions plus eu de bornes, si nous étions entrés dans cette voie, maint romancier inventant chaque jour cent noms nouveaux ; le peintre, le sculpteur pouvant donner à leur œuvre une appellation humaine sans autre raison que leur fantaisie.

En revanche, nous avons admis, comme ayant existé réellement, les personnages de la mythologie, de toutes les mythologies, fussent-elles égyptiennes, indiennes ou mexicaines. Il y a, en effet, pour ces individualités une présomption d'existence réelle.

Dans un ouvrage qui traite de matières touchant à l'art et aux styles divers, certains noms devaient forcément revenir avec une rare fréquence. Les époques, les styles Henry II, Louis XIV, Louis XVI et autres font partie intégrante de la langue du bibelot. On comprendra que là, encore, nous ayons fait une distinction. Nous n'avons pas cru devoir relever ces noms quand ils ne représentent qu'une manière ; nous les avons au contraire soigneusement catalogués dès qu'ils se sont présentés comme agissants et vivants. On ne trouvera pas dans notre table le roi Louis XV, quand il s'agit seulement du style de son époque, on l'y rencontrera quand il s'agira du portrait de ce monarque, d'une fête donnée par lui, d'une protection sous son règne accordée aux artistes de son temps.

Il est certains artisans d'art qui sont à peu près dans le même cas. Tels seraient, par exemple, le fameux ébéniste *André Boulle* qui s'écrivait parfois aussi *Boul* où le célèbre décorateur *Martin* dont les vernis à fonds d'or ont fait école. On dit dans l'argot usuel du meuble : un *meuble-Boulle*, qu'on écrit même trop souvent : *meuble-boule* ; on dit un *vernis-Martin* et ces artistes ne sont cependant pour rien dans les ouvrages dont il s'agit. Dans ce cas général,

leurs noms propres deviennent noms commun et nous n'avions pas à nous en occuper. Nous les avons fait ressortir au contraire, quand les objets dont il était question étaient l'œuvre personnelle de ces maîtres ou pouvaient leur être attribués.

Comme êtres vivants, aux dieux, aux hommes, nous n'avons pas craint d'ajouter les animaux pourvus d'un nom propre et qui ont aussi leur histoire : chevaux de bataille ou de courses, chiens favoris, chats de la fable et autres illustres quadrupèdes.

Enfin par une exception toute spéciale, nous avons cru devoir donner la vie à quelques-uns de nos principaux musées français, et celà dans le but de faciliter les recherches des lecteurs. Les musées français et étrangers sont innombrables ; nous ne pouvions avoir la prétention de les relever tous ; nous nous sommes contentés de citer quelques-uns des principaux, le Louvre, le Musée de Cluny, le Luxembourg, le Musée des Arts Décoratifs, qui rentrent plus particulièrement dans le cadre de notre ouvrage. Quelques hôtels, quelques collections célèbres, les salles de ventes portant des noms d'hommes telles que la salle Silvestre ou la salle Georges Petit sont dans le même cas. Seul l'Hôtel Drouot, qui est le sujet même du livre, se rencontrait trop souvent pour qu'il fut utile de le signaler. Son nom, d'ailleurs, est celui d'une rue et non celui d'un créateur et ce nom est, pour ainsi dire, à toutes les pages du livre. Il n'en était pas ainsi de l'Hôtel Bullion, son prédécesseur ; aussi trouvera-

t-on mention de son nom quand il se présentera.

Les notes qui accompagnent le texte, celles qui, en manière de préface, précèdent ou suivent, les comptes rendus des ventes n'ont pas échappé, à notre inventaire, plus que le texte lui-même. Seuls les petits sommaires de deux lignes en tête des chapitres de chroniques et les tables partielles qui terminent chaque volume et font double emploi avec la table générale que nous donnons présentement, n'ont pas été compris dans notre recherche de tous les noms propres de l'ouvrage.

Enfin il est probable, que malgré tout le soin apporté à l'examen minutieux des épreuves, de nombreuses erreurs se sont glissées dans notre travail. Aussi réclamons-nous à l'avance l'indulgence bienveillante de nos lecteurs en leur faisant remarquer qu'il a fallu passer en revue près de quatre mille pages et recenser plus de dix mille noms.

COUP D'ŒIL

SUR LA CURIOSITE

Vous avez raison, mon cher Eudel, dans la lédicace de votre Huitième année *à votre ami Paul Brenot : « J'ai la conviction d'avoir fait ıne œuvre plus utile que si j'avais écrit des omans et l'espérance qu'elle servira à étudier, lans l'avenir, le mouvement de l'art et de la uriosité à la fin du* XIXe *siècle. »*

De vous aussi, « les pieux amateurs de eliques, les amoureux fervents des arts tréassés, les chercheurs de tout ce qui a été, » liront longtemps, comme vous l'avez écrit de ıotre regretté Champfleury, que vous fûtes des leurs, que pour vous les choses mortes ıvaient une âme dont vous aimiez respirer le arfum et recueillir l'essence ».

*Vous êtes le Tite-Live de l'Hôtel des Ventes, t vous transmettrez, avec votre spirituelle inesse de regard, dans ce précieux Cabinet en uit tomes qui s'intitule l'*Hôtel Drouot et la Curiosité, *un trésor de documents humains qui e nous font pas plus mauvais que nous sommes,*

mais où se révèlent bien nos mœurs et le rayonnement de notre civilisation à son heure. — Ce n'est pas un pamphlet, c'est de l'histoire.

A mon tour, maintenant, de faire mon Plutarque moderne et de raconter quelques anecdotes, qui ne déparent pas vos annales.

L'historien du Consulat *et de* l'Empire *n'allait pas souvent à l'*Hôtel, *mais il y montait dans les grandes occasions. Il opérait lui-même dans ces cas-là. Je l'y ai vu en 1861 (alors que je rendais compte des ventes dans* l'Artiste), *un jour qu'on recevait le père Lacordaire à l'Académie. C'était le 24 janvier. On vendait une riche collection de bronzes cataloguée sous les initiales de M. B. de M. C'est ce qui attirait M. Thiers. Il avait la réputation de dépenser 40,000 francs par an sur l'autel du bric-à-brac. Son offrande en deux journées dépassa la moitié de la somme. La salle n° 4 ne désemplissait pas depuis l'exposition, tous les amateurs même ne trouvèrent pas de place à la vente, tant cette collection de bronzes attirait un public spécial! « C'est le fruit de quarante ans de recherches que je vous offre, » disait la préface du catalogue, — un catalogue sérieux, bien ordonné, offrant l'histoire, l'époque de chaque pièce, — indiquant même les doutes, lorsqu'il y avait doute. Rien de médiocre. Pas d'appât pour amorcer un*

public vorace et coriace. On commença seulement par le moins beau qui se vendait encore très cher. La vente dura deux jours. M. Thiers avait choisi sa chaise (et il est probable qu'on la lui gardait) juste au-dessous de Me Pillet, collé pour ainsi dire à son bureau, de façon à échapper à l'investigation prompte comme l'éclair de ce « Napoléon des commissaires-priseurs », dont la nervosité communiquait la vie à son marteau. C'étaient des inflexions vives et sensibles ou des coups secs, qui menaient les enchères comme un bâton de chef d'orchestre.

Me Pillet trônait et livrait bataille de son poste de commandement : il méritait le surnom glorieux que vous lui laissez dans vos Fastes des brillants maréchaux de l'Hôtel Drouot. Son feu gagnait : Champfleury, un autre nerveux, me dit un jour très sérieusement que l'action de Me Pillet lui donnait envie de se faire commissaire-priseur. — Mais M. Thiers n'avait pas la patience du chat comme notre ami, fort bien doué sous ce rapport, quand il fallait guetter le moment propice. L'homme d'Etat commettait l'imprudence de se lever de temps à autre : il arpentait le petit prétoire ménagé devant ses pas, allait regarder les bronzes et revenait s'asseoir d'un air soucieux. Les marchands suivaient des yeux ce qu'il examinait.

Vers trois heures et demie, le 25, second jour de vacation (je précise), un tableau de bronze, de 57 centimètres de long sur 32 de haut, fut mis aux enchères. C'était une Vénus marine, posée sur un monstre fantastique, sur la queue duquel jouent des Amours, *attribuée, par Chenavard, à Guglielmo della Porta, élève de Michel-Ange. Seul spécimen connu. (On reconnaîtra sans doute cette pièce au signalement que nous en donnons.) — En ce moment, tous les regards étaient braqués sur M. Thiers. Son œil faisait à peine un mouvement imperceptible, imperceptiblement transmis par une autre personne au commissaire-priseur. L'enchère arrivait ainsi sans bruit par répercussion. A la fin, il n'y tint plus, démasqua son invisibilité et fit signe lui-même. D'abord il mit par 100 francs, puis par 50 francs, puis après 7,000 francs, de 5 en 5 francs, et enfin, impatienté, couvrit d'un gros chiffre. Le bronze lui fut adjugé 8,070 francs. Mise à prix 3,000 francs. On applaudit. M. Thiers se leva radieux, regarda une dernière fois son acquisition et sortit.*

Ah! mon ami, que vous me faites revivre dans mes souvenirs! mais j'en oublie le temps présent et le but de cette préface. J'y viens.

Vous aviez créé un monde à vous, qui est

votre domaine propre, en huit jours *(pour parler comme l'Écriture), et vous crûtes avoir ensuite le droit de vous reposer; mais l'amateur qui vous suivait depuis 1881, et à qui vous serviez de leader, vous réclamait encore quelque chose. Il était mécontent d'abord de votre résolution, qui contrariait ses habitudes. Ensuite il ne vous permettait pas, à vous qui vous entendez si bien en aménagement intérieur, de laisser un monument si orné, mais si compliqué, sans escalier, ou plutôt un escalier sans rampe. Le fil conducteur manquait à votre œuvre, que vous aviez su rendre indispensable; car comment se diriger dans ce riche labyrinthe, où tout est à sa place, si rien ne vous dit où mettre la main? comment se retrouver dans cette merveilleuse forêt, sans guide et sans poteaux indicateurs?*

Les ouvrages de vulgarisation achevés, *utiles et consciencieux comme celui-ci (je les connais bien pour m'être frayé à d'autres, qui seront à jamais consultés) ne peuvent se passer d'une Table générale. Vous fîtes attendre celle de vos huit volumes, que vous avez tenu à rédiger et collationner vous-même et tout seul. On vous la demandait à cor et à cri. J'ai lu les regrets et les reproches qui vous venaient de Paris, de la province et de l'étranger. L'étranger surtout, auquel vous étiez si nécessaire, ne se consolait*

pas de votre retraite. Il voulait encore vous avoir pour guide, et si vous ne consentiez plus à l'accompagner, il exigeait impérieusement que vous lui fournissiez la clé de votre Livre.

Pendant huit ans, sous trois pseudonymes, Le Cousin Pons, *que vous incarniez si bien — et si heureusement trouvé qu'un autre l'a repris depuis, —* Un habitué de l'Hôtel Drouot, puis Paul du Crotoy, *qui rapproche à la fois vos prénom et lieu de naissance, vous teniez le lecteur et l'abonné du* Figaro *et de* la Vie moderne *au courant de « la Bourse de l'art et du bric-à-brac », comme dit si justement Claretie dans la préface de 1881. On ne pouvait plus se passer de vous.*

Vous la donnez enfin cette Table, dont vous avez voulu que je fasse les honneurs. Mes prédécesseurs Claretie, Monselet, Armand Silvestre, Burty, Champfleury, Bergerat, Uzanne et Bonnaffé, qui ont initié le public à vos précédents volumes, dont celui-ci sera le dernier, n'ont pas laissé grand'chose à glaner après eux. Tarde venientibus... *c'est un vieux cliché : on sait le reste.*

Que dire alors ?... L'histoire de la Curiosité remonte aux Romains. « Cicéron, nous apprend Bonnaffé, pouvait, si bon lui semblait, faire la folie de payer 200,000 francs une simple table de citre... »

Les folies *de Cicéron ressemblent beaucoup à celles de M. Thiers, et ce n'est pas la moindre analogie qu'on trouve à l'ennemi de Catilina avec celui que Préault, devant le portrait légué à la postérité par Bonnat au Salon de 1877, appelait « un avoué romain... de première instance ».*

Le grand orateur de l'antiquité foudroyait Verrès en ces termes, traduits par l'élégant auteur des Collectionneurs de l'ancienne Rome : *« Je nie que dans toute la Sicile, dans cette province si riche, si ancienne, parmi tant de cités et de familles opulentes, il y ait... un seul bronze de Corinthe ou de Délos,... un seul ouvrage en or ou en ivoire,... une seule peinture, une seule tapisserie que Verrès n'ait recherchés, qu'il n'ait examinés, et, quand l'objet lui a plu, qu'il n'ait enlevé ».*

Malheureusement le catalogue de la collection Verrès manque : « la trace des titres de propriété *(à plus forte raison quand ce sont des propriétés volées) de la plupart des antiques, — leur généalogie est presque toujours perdue au delà du* XVIe *siècle. »*

C'est une lacune que l'on n'aura pas à redouter pour l'heure actuelle. Chacun de vos volumes, complétés aujourd'hui par leur Table générale, contient le dossier complet de toutes les ventes

notables ou célèbres à la date dont vous vous êtes constitué l'historiographe. Quand l'objet en vaut la peine, on a non seulement les prix d'adjudication, mais aussi ceux de la mise en vente avec les noms du vendeur et même de l'acquéreur. On pourra suivre ainsi à la trace dans l'avenir la destinée des livres et des tableaux, leur hausse ou leur baisse dans la postérité.

Le soin que vous prenez de reproduire le titre exact et la date de chaque catalogue, avec les noms de commissaire-priseur et d'expert, est un complément de documents positifs.

Vous avez renoué la chaîne des temps, mais il est à craindre qu'elle ne se relâche encore après vous.

Un seigneur de Moustiers accomplit, dit-on, le vœu de rattacher entre elles deux montagnes, séparées par une vallée, au moyen d'une chaîne d'or, suspendue dans l'espace, et qui ne se voit plus que dans les spécimens de la célèbre faïence du pays, plats ou gourgoulines, auxquels elle sert de marque infaillible. — La chaîne qui mène à l'Hôtel Drouot part de « l'admirable hôtel, édifié par le sieur *Claude de Bullion dans la rue Plâtrière et décoré par Simon Vouet, Blanchard et Sarazin, puis transformé par* le nommé *Paillet en boutique de brocanteur... »*

(C'est Armand Silvestre qui parle et qualifie Bullion et Paillet selon leur rang).

Pour moi, cette « boutique de brocanteur » justifie la définition très humble donnée par Furetière du mot cabinet *: « une espèce d'honnête boutique où les curieux gardent, vendent et troquent toutes sortes de curiosités, de pièces antiques, de médailles, de tableaux, de coquilles et autres raretés de la nature et de l'art ».*

Nous sommes pourtant à la veille du XVIIIe *siècle où les* coquilles *de ces mêmes cabinets allaient créer un genre de sport nouveau, dont se passionnerait toute la société, grande et moyenne. On bâtirait des palais exprès pour les loger, et elles ne sortiraient de la* petite maison *d'un traitant que pour entrer dans celle d'un grand seigneur et même dans la maison du roi.*

C'est que la Curiosité, au temps de Furetière, sous un règne plein de splendeur et de magnificence, n'était pas une institution royale ni nationale. Elle ne date en réalité que du siècle suivant, mais elle a bien pris son élan et ne s'est plus arrêtée. Elle a, comme bien d'autres, son origine dans une échoppe, et c'est dans les ruelles fripières où on la retrouve encore dans certaines villes du midi, qu'elle établit ses premiers quartiers... de noblesse.

***

« C'est déjà remonter assez loin que de retourner aux curieux qui ont suivi la Renaissance. » Les auteurs accrédités lui assignent cette limite, et ne font qu'un saut de l'antiquité au XVIe *siècle, par-dessus « le grand abîme de la barbarie ». Nous ne savons donc rien de la transmission artistique pendant le moyen âge.*

L'esprit sémite n'y faisait pourtant pas défaut, et c'est peut-être à cet admirable instinct des juifs au nez fin, conservateurs pendant que d'autres étaient dilapidateurs et destructeurs, que nous devons cette curiosité pour les objets rares qu'ils tenaient eux-mêmes de l'antiquité.

Quoi qu'il en soit, Laurent de Médicis le Magnifique est regardé comme le plus ancien « collecteur connu » de dessins. J'emprunte le mot et la chose à l'auteur de la Lettre *(un vrai trésor elle-même) qui précède le* Trésor de la Curiosité *par Charles Blanc. Comme nous portons tous en nous notre propre collection de notes et d'observations (à défaut d'autre), j'attire en passant votre attention sur ce mot* collecteur, *qui luttait, en 1856, contre celui de* collectionneur. *Sainte-Beuve, qui marquait tout d'un esprit doux, disait aussi* collecteur. *Question d'âge et d'habitude! Peut-être votre père, compatriote et condisciple de Sainte-Beuve à Boulogne-sur-Mer, et de qui vous avez publié un*

*charmant volume d'*Ombres chinoises *qui ont inspiré celles de votre voisin* le Chat noir, *parlait-il ainsi. Mais il a paru plus simple à nos bouches, accoutumées à toutes les aspérités de la langue, de dire* collectionneur.

*De même, nous avons substitué le mot d'*amateur *à celui de* curieux, *dont se servait La Bruyère. — L'immortel moraliste n'eut pas manqué de vous mettre dans sa galerie, comme il y à fait entrer l'abbé de Marolles, sous le nom de* Démocède.

Au XVIIIe *siècle, on s'aperçoit que les bons catalogues font les bonnes ventes : aussi n'a-t-on plus négligé depuis, ce qui, même, a pris un nom : « la littérature des catalogues ». Le siècle de la Pompadour innova à ce point que les maîtres experts introduisirent pour la première fois des préfaces et des notices, — et allèrent jusqu'à reproduire, dans ces petits livres destinés à allécher l'amateur, des fragments de tableaux et de gravures. Que de hardiesses et de raffinements à la fois ! Ces modestes in-douze, d'aspect janséniste, sous leur robe de basane, qui constituent les catalogues de M. de Jullienne et autres grands amateurs, forment aujourd'hui une branche d'érudition à part. Ce sont les* incunables *de la Curiosité, remis en lumière par Charles Blanc et par Georges Duplessis.*

Le service rendu à la postérité par ces témoignages contemporains, c'est le recensement d'état civil qu'ils apportent à l'histoire du passé. On a là des sortes de mémoires, dans lesquels figure toute une société en raccourci. On y voit les plus grands noms se disputer des dépouilles opimes au feu des enchères.

Je renvoie aux travaux de vos savants prédécesseurs qui ont fait œuvre de longue préméditation en reconstituant tout un ensemble de documents dispersés, devenus rares et qu'il a fallu d'abord retrouver et rassembler. Ce n'était pas chose facile, le XVIII*e* *siècle ne soupçonnant pas la valeur* historique *qu'auraient un jour ces petits livres, où sont consignées ses illustres défroques. Il ne s'en souciait nullement après la vente, — passé le saint, passé la fête, — et les abandonnait à l'injure du temps et à l'oubli.*

Nous avons su donner aux nôtres la saveur qui aiguillonne l'appétit et ce n'est que longtemps après, dans le XIX*e* *siècle, qu'on aura vu des catalogues dignes des éditions des fermiers généraux. Nous en avons fait des livres de bibliothèques. On vous doit à vous-même plus d'une innovation.*

Vous avez réveillé la Curiosité : mais vous avez fait office d'architecte et de peintre; c'est

un morceau de civilisation que vous avez taillé et découpé en plein et au vif.

Vos travaux pratiques me rappellent ce que disait un grand esprit, ami des livres : il distinguait les écrivains entre esprits livresques *et esprits* à la Diderot. *Parmi les premiers, il rangeait d'anciens ministres académiciens qui ne regardaient jamais un tableau ; — lui ne manquait pas un Salon et je l'ai quelquefois accompagné dans les ateliers de la rive gauche chez Chintreuil, Courbet, Chenavard... — Voulant citer, dans la littérature, un illustre ami des arts, il prenait pour type Molière et ses conversations avec Le Brun.*

La Curiosité de nos jours fait partie de nos académies, *qui n'avaient guère ajouté, du temps du chevalier Desgrieux, que le maître d'armes au maître de musique et au maître à danser du* Bourgeois Gentilhomme. *— Nous sommes tenus d'abord de passer par l'Hôtel Drouot. C'est là que nous débutons. C'est à cette école d'application que nous devenons...* critiques d'art! *Cela n'empêche pas la grande tradition.*

En ce siècle de positivisme, dont je me garderais bien de médire, on trouve encore des idéalistes qui vivent comme en plein siècle de la Renaissance. A l'instar du divin Sanzio, qui envoyait, dit-on, en Grèce, prendre des dessins,

d'après l'antique, je puis vous nommer M. François Sabatier, de Montpellier, aussi Florentin que Français, ami et protecteur des arts, s'il en fût. Il promenait Papety en Grèce, Auguste Bouquet « le peintre ordinaire de Deburau » en Italie, et il appela, en 1841, le pauvre artiste, l'architecte Lefuel et le sculpteur Ottin à la décoration d'un palais à Florence. (C'est l'ancien palais Ungher, qui appartient aujourd'hui à madame Amari, femme de l'illustre historien et sénateur romain.) Un descendant des Médicis n'aurait pas mieux fait.

Et la preuve que le siècle de François Ier et de Léon X nous éblouit encore, c'est l'anecdote suivante : Une année que la Femme au perroquet *mettait Courbet à la mode, About, à la veille de l'ouverture du Salon, fit le voyage de la rue Hautefeuille. L'atelier, simple pied-à-terre, ne répondait sans doute pas à l'idéal du brillant salonier, qui donna ce conseil au peintre de l'*Enterrement d'Ornans *: « Visez à la richesse, entourez-vous de luxe et de faste, comme Benvenuto Cellini, comme Rubens... » — Courbet a prouvé assez qu'il était peintre et que rien ne lui était étranger en fait de peinture; mais cette façon de s'inspirer d'après des élégances conventionnelles, empruntées à un autre âge, eût rendu juste la note la plus contraire à l'art cherché et voulu par le maître réaliste.*

L'histoire de la Curiosité a plus d'une porte de sortie, comme ces monuments du passé, dont chaque annexe porte la marque d'un style et d'un siècle différents. — En la prolongeant jusqu'à l'heure actuelle, vous saviez que vous répondiez à un besoin du jour.

Mais, au fait, qu'est-ce qui vous oblige à vous arrêter en si beau chemin ?

Vous qui avez enregistré tant de souvenirs vivants de l'Hôtel Drouot dans vos livres où l'on ira les chercher, quelle raison avez-vous pour laisser cette œuvre interrompue? Vous avez écrit l'histoire de huit ans. Pourquoi n'ajouteriez-vous pas quelques années encore? La chronique de la Curiosité peut se prendre et se reprendre, mais ce qu'on n'en recueille pas à temps s'évanouit.

Mon dernier mot sera que vous devez nous mener à une dernière étape, — jusqu'à la fin du siècle.

Jules TROUBAT.

Compiègne, 15 avril 1891.

TABLE DES NOMS CITÉS

DANS

L'HOTEL DROUOT ET LA CURIOSITÉ

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

24

Q

R

S

T

U

V

W

X

Y

Z

FIN

Paris.— Imp. Maréchal et Montorier (J. Montorier, S[r]), 16, passage des Petites-Ecuries.

Paris. — Imprimerie J. Montorier.

